

Luiza Toscane

Depuis 1996, Luiza Toscane reçoit bénévolement les demandeurs d'asile arabophones qui viennent frapper à la porte de l'ACAT. Son expérience, ses qualités d'écoute et son militantisme en font un des visages incontournables du siège de l'ACAT.

Du combat pour la démocratie en Tunisie à la tragédie syrienne

Cet engagement est né alors que je m'étais engagée dans la lutte pour la démocratie en Tunisie, au milieu des années 90. Depuis quelques années, la répression battait son plein en Tunisie et la solidarité avec la population tunisienne faisait défaut. Jusqu'à la chute de la dictature, la résistance tunisienne était isolée du monde. Cela m'a poussée à me lancer dans cette lutte. Alors que, depuis la France, nous menions ce combat, nous avons été alertés par des centaines de Tunisiens demandeurs d'asile en France, dont le traitement des dossiers avait été « gelé » par l'OFPRA. Cela ne peut s'expliquer que par une intrusion du politique dans ce qui n'aurait dû relever que du

« Je n'ai oublié personne »

droit. Les relations franco-tunisiennes étaient excellentes. C'est lors de ce combat interassociatif à l'époque que j'ai rencontré l'ACAT et que j'ai commencé à recevoir des demandeurs d'asile dans ses locaux. Au-delà de l'événement qu'a constitué le « dégel » des dossiers au bout de trois années, j'ai tenu à continuer cette activité dans le cadre de l'ACAT et à acquérir une formation suffisante. Les révolutions arabes, initiées en 2011, ont fait chuter le nombre des demandeurs d'asile tunisiens que nous recevions, en revanche, les demandeurs d'asile syriens sont arrivés en nombre.

De façon générale, le devenir des révolutions arabes surplombe toutes mes préoccupations. Elles ont redonné de l'espoir aux peuples opprimés du monde entier. Mais c'est la révolution syrienne, qui a subi un reflux terrible, qui est ma priorité. J'ai eu l'occasion d'assister récemment, à l'Institut du monde arabe, à la projection d'un extrait des photos prises et exfiltrées par « César », le pseudonyme d'un photographe militaire qui a pris à lui seul, dans un temps et un espace réduits, 55000 photos concernant 11000 personnes décédées sous la torture. Il est consternant de constater qu'après l'émotion provoquée par ces clichés de morts sous la torture, rien n'a changé ou presque. Si l'on s'en tient à l'accueil des rescapés syriens en France, au contraire, plusieurs drames récents ont confirmé qu'ils étaient indésirables, mal accueillis et non logés.

« Je n'ai oublié personne »

Je ne pense pas avoir contribué de façon particulière à ce combat, si ce n'est que le fait d'être arabophone et d'avoir maintenu cette activité depuis presque 20 ans, me donne peut-être plus d'assurance. Tous les souvenirs se mêlent ; je n'ai oublié personne. Il ne se passe pas une journée sans que me reviennent en mémoire, à mon corps défendant, des paroles entendues, des images qui passent en boucle. Elles sont souvent en rapport avec la torture subie par la majorité des personnes que je reçois. J'ai appris, avec le temps, à décrypter ce que signifient des paroles anodines en apparence.

Marteler sans cesse et éduquer au « plus jamais ça »

En deux mots, je pense que le principal défi à relever dans le cadre de la défense des droits de l'homme est de ne pas penser qu'il y a des acquis, mais comprendre qu'il faut répéter, marteler sans cesse et éduquer au « plus jamais ça » car nous constatons que l'histoire se répète dramatiquement. Il semble que la transmission ne se fasse guère. Comment expliquer qu'il y a plus d'un demi-siècle, beaucoup ont dit « ne pas avoir su » pour n'avoir « rien fait », et qu'aujourd'hui, alors que les infos sont transmises en temps réel, on n'en fait pas davantage ! En quoi la révélation des pratiques tortionnaires en Syrie a-t-elle changé quoi que ce soit ?

Enfin, il y a maintenant un enjeu « économique » nouveau, car les politiques d'austérité mises en œuvre compromettent nombre de progrès. On voit les difficultés auxquelles se heurtent les associations qui veulent soigner des victimes de torture et doivent faire face à la fois à un manque de moyens et aussi à la détresse économique des victimes qui compromet leur guérison. La question sociale s'invite dramatiquement dans le débat. Et ce ne sont pas des réformes toujours guidées par le souci de réduire les budgets qui vont nous inciter à l'optimisme.

Une solidarité porteuse d'espoir

J'exprime aux membres de l'ACAT ma profonde considération pour leur attitude face aux victimes. Chacun de leurs gestes et chacune de leurs pensées ou de leurs paroles envers elles viennent atténuer la douleur de ces dernières. Et, aujourd'hui, cela a beaucoup plus d'importance que les discours ou les effets de manche. Qui a construit la seule solidarité qui compte lorsque des centaines de Syriens ont été contraints à l'errance en France : les voisins, les anonymes, des militants ! Cette solidarité quotidienne et invisible est en passe de construire les rapports que nous voulons pour demain ! Et c'est d'elle que vient le seul espoir. ●

Je m'appelle Zied Fakraoui, j'ai passé 3 ans et demi en prison à Borj Er Roumi en Tunisie (entre 2005 et 2008). Noël 2008, j'ai reçu des cartes de vœux et des messages de soutien de votre part et je vous en remercie vivement. Je me suis marié il y a à peine quelques jours et voici des photos de moi et de mon épouse bien-aimée. Je renouvelle mes remerciements et ma gratitude pour vos cartes que je garde encore jalousement.

Zied Fakraoui